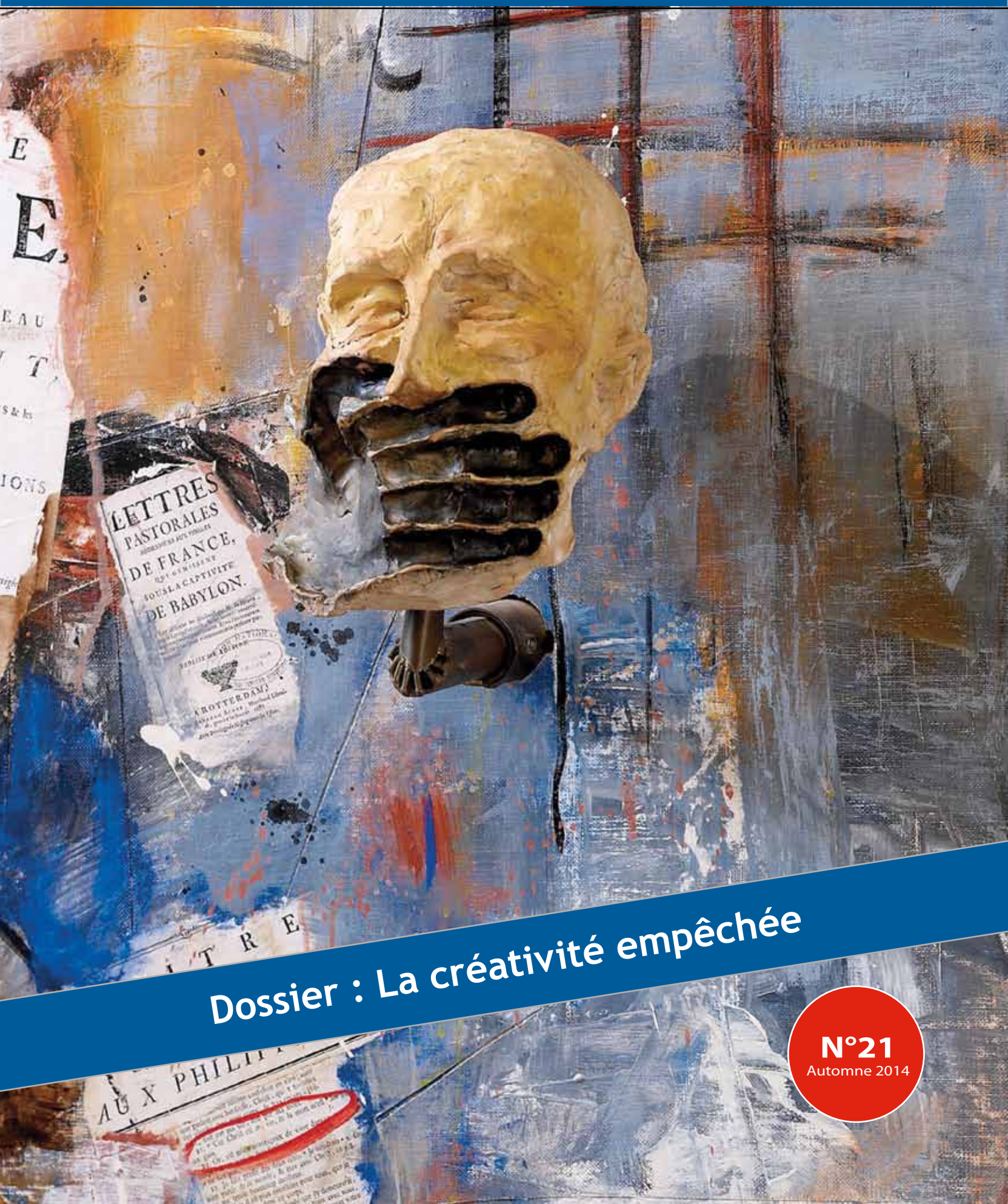
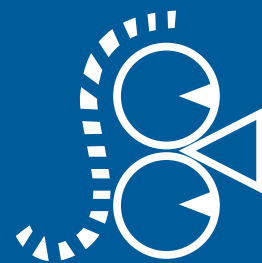


Vu de Pro-Fil



Dossier : La créativité empêchée

N°21
Automne 2014

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux

Directeur délégué : Jacques Vercueil

Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

Réalisation : Crea.lia

COMITE DE REDACTION :

Jacques Agulhon Waltraud Verlaquet
Arielle Domon Arlette Welty-Domon
Alain Le Goanvic Françoise Wilkowski-Dehove
Jacques Vercueil Jean Wilkowski
Nicole Vercueil Jean Michel Zucker

Prix au numéro : 4 €

Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 6 sept. 2014

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches du Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Drôme / Dieulefit

Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Haute Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 04.67.54.39.67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue 04.67.41.26.55
profilmontpellier@orange.fr

Ile de France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux

Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Var / Fayence

Waltraud Verlaquet - 04 89 90 59 91
waltraud.verlaquet@gmail.com

Couverture : « La Parole empêchée » de Catherine Melchio et Jean-Pierre Rolland, œuvre d'art réalisée pour le mémorial huguenot de l'île Sainte-Marguerite où de nombreux pasteurs ont été emprisonnés pendant la guerre des religions. Voir le site : www.memorialhuguenot.free.fr. L'image a dû être coupée pour orner la page titre, voyez ci-contre l'image de l'œuvre complète.



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Edito

De tout temps, les œuvres d'art ont été des outils de propagande ou, au contraire, ont été considérées comme subversives ou inconvenantes et ont été victimes de la censure d'un Etat ou d'une société. La peinture et la sculpture étaient au service de nos princes et de la religion. Les livres, soupçonnés de véhiculer des idées subversives ou d'atteintes aux bonnes mœurs, ont fait l'objet d'une censure très organisée depuis le début de l'imprimerie.

Aujourd'hui, le cinéma a remplacé la littérature comme outil puissant de manipulation et donc aussi comme victime potentielle de la censure. La force de l'image animée qui agit sur notre sensibilité consciente, voire sur notre inconscient, a été utilisée de manière systématique par les régimes fascistes et communistes ou, de manière plus subtile, dans nos démocraties, en prônant un modèle de société. Cette force de l'image est crainte par les régimes dictatoriaux de tous bords qui instaurent, encore aujourd'hui, une stricte censure. Or le cinéma est un art mais aussi une industrie. Faire un film, c'est trouver des financements, réunir des acteurs, tourner dans des décors. Il est donc plus facile d'empêcher la réalisation d'un film que l'écriture d'un livre. Et pourtant nombreux sont les exemples récents de réalisateurs, iraniens notamment, qui arrivent à contourner l'obstacle, en général en tournant avec des financements étrangers. Parfois même, l'inventivité créatrice peut naître de la contrainte. On connaît les nombreux contournements du code Hayes des grands réalisateurs américains des années 40 et 50, Hitchcock en tête. Plus récemment, le bouleversant *Ceci n'est pas un film* de Jafar Panahi est un modèle d'œuvre minimaliste qui défie la censure.

Jacques Champeaux

Sommaire

- 2 Edito
- PLANETE CINEMA**
- 3 Un prophète... en son pays ?
- 4 **Champ-Contrechamp** : Sils Maria
– Vertige d'identités
- 5 – Le miroir aux alouettes
Une merveilleuse fête du cinéma (FIF La Rochelle)
- 6 Aux racines du cinéma afro-américain (FID)
- 7 L'entrelacs des mots, la transparence des images
- 8 Quand honnête = fou (festival de Locarno)
Les autres prix œcuméniques
- DOSSIER : LA CREATIVITE EMPECHEE**
- 9 Fantassins de la démocratie
- 10 Une censure sensée ?
- 11 Le cinéma nous manipule-t-il ?
- 12 Les investisseurs face à l'ambition des auteurs
- 13 Provocation à la liberté
- 14 La censure aux USA... même pas peur !
- 15 **Le coin théo** : Gardez-vous des faux prophètes
- DECOUVRIR**
- 16 Türk Sinemasi
- 17 Lire
- 18 Paysages de Pro-Fil
- PRO-FIL INFOS**
- 19 Infos diverses
- A LA FICHE**
- 20 *Laïcité inch'Allah*



web



Un prophète... en son pays?

Jimmy's Hall de Ken Loach

Je n'évoquerai pas ici, tant elle est abondamment connue, la longue liste des œuvres de Ken Loach. Pas davantage la générosité d'un cœur qui a mis le grand écran, la plupart du temps avec bonheur, au service de ce en quoi il croit. L'octogénaire n'a pas encore raccroché, et, dit-il, n'en a toujours pas l'intention.

L'Histoire prémices à l'histoire

Loach nous offre ici une sorte de *road movie* quasi immobile, élaboré à partir de la vie d'un jeune révolutionnaire irlandais du siècle dernier, Jimmy Gralton, dont l'existence aventureuse s'acheva aux Etats-Unis, au terme d'un long exil forcé.

L'Irlande, au début du siècle dernier, était une terre de misère, où la beauté des landes brumeuses et désolées était habitée par quelques gros possédants. Terriens intraitables, asservissant avec la complicité d'un clergé à leur botte une population misérable, affamée, n'ayant d'autre espérance que dans l'émigration aux Amériques, du nord de préférence. *Philomèna*, il y a peu, évoquait dans un autre registre, le martyre de ce peuple. Les convulsions, à l'issue desquelles l'Irlande moderne a vu le jour, furent très longues et douloureuses, de part et d'autre d'une indépendance longtemps 'de façade'.

Une bouffée d'espérance

La vie de Jimmy Gralton fut longtemps marquée par une succession d'événements dont Loach ne nous montre ici qu'une partie, soumis selon son habitude à une sorte de didactisme quelque peu manichéen : mais qu'importe pour nous le flacon... Le jeune homme fréquente, comme une sorte de 'lieu' largement ouvert, ce *Hall* où la jeunesse du pays se retrouve, pratiquant la danse traditionnelle, et guère plus. Jimmy a d'autres ambitions : initier ces ados, pour la plupart, à la culture, l'éducation, la convivialité, en avance sur son siècle en son pays. Le contexte ne s'y prête guère, et notre Jimmy, quelque peu blasé et découragé, gagne les Etats-Unis, cédant à l'esprit d'aventure, sa deuxième nature sans doute. Quelques dix ans plus tard,

mal du pays ou devoir filial, il revient assister ses vieux parents dans l'exploitation de leurs terres.

Le témoignage, malgré tout

Mais Jimmy cède aussi aux sollicitations de ses anciens collègues, et de la 'jeune vague', pour redonner vie au *Hall* abandonné à son départ. Le pays a certes évolué, les tourbillons de l'indépendance sont à l'ordre du jour. Mais le joug n'a pas encore complètement disparu, et l'expérience américaine de Jimmy l'incite à des comparaisons peu flatteuses.

Le moment est venu pour Loach de nous livrer l'essentiel de son message. Les hobereaux du vieux pays et l'Eglise en majesté ne lâchent pas prise pour autant. L'obscurantisme résiste face à ces souffles de liberté parés de l'épouvantail du 'communisme'. Se succèdent les escarmouches, où le réalisateur excelle, entre émancipation et oppression.

Un incendie criminel détruira le *Hall*, Jimmy, interpellé est expulsé vers les Etats-Unis - d'où son propre pays lui refusera le retour à l'âge de la vieillesse ! Les morceaux de bravoure ne sont pas rares : la découverte émerveillée par la jeunesse des rythmes américains, et le cortège spontané et bruyant de tous ces jeunes 'fidèles', qui accompagne sur le chemin creux la charrette cellulaire qui mène Jimmy vers son destin de proscrit...

Jacques Agulhon

Aileen Henry, Barry Ward, Denise Gough, Martin Lucey, Mikel Murfi dans *Jimmy's Hall*



Sils Maria d'Olivier Assayas

France 2014, 2h03, avec Juliette Binoche, Kristen Stewart, Chloé Grace Moretz



Juliette Binoche et Kristen Stewart dans *Sils Maria*

CHAMP

Vertige d'identités

Assayas livre avec ce 15^{ème} film une variation très personnelle sur un sujet qui a inspiré avant lui plusieurs réalisateurs et notamment Mankiewicz avec *All about Eve* ou Wilder avec *Fédora* : le rapport d'une actrice avec son propre passé. Très étroitement lié au questionnement existentiel partagé du cinéaste et de Juliette Binoche, le scénario mêle jusqu'au vertige l'identité des comédiens et celle des personnages. Petit village de l'Engadine perché à 1 800 m d'altitude, Sils Maria est le théâtre de ce psychodrame. Le 'serpent de Maloja', phénomène nuageux automnal troublant qui s'écoule au dessus de Sils Maria, est le cadre naturel et vaguement mortifère de cette mise en abyme du jeu et de la réalité que de somptueuses images de montagne exaltent.

Ce film est un chef-d'œuvre

A quel prix Maria Enders, qui s'était il y a 20 ans si complètement identifiée à l'intrigante Sigrid, peut-elle maintenant entrer dans le rôle d'Hélène, la femme mûre que Sigrid avait jadis soumise à une

domination psychologique et sexuelle et poussée au suicide ? Dans cette histoire vénéneuse et pleine de mystère qui se déploie sur deux heures d'une intensité constante, à travers des dialogues d'une finesse et d'une pertinence confondante, l'intelligence et la sensibilité de la mise en scène et de la direction de ce magnifique trio d'actrices est impressionnante : Valentine (Kristen Stewart), l'assistante ambiguë de Maria, admirative et presque trop dévouée, mais dont l'emprise sur sa patronne perce confusément lorsqu'elle lui donne la réplique pour la préparer à son nouveau rôle ; Jo-Ann (Chloé Grace Moretz), la nouvelle Sigrid, jeune star hollywoodienne arriviste dans laquelle Maria se contemple avec terreur.

Quant à Juliette Binoche, on aurait aimé lui voir décerner à Cannes le prix d'interprétation féminine, tant est admirable sa capacité à exprimer subtilement et de façon bouleversante le désarroi de son personnage, confronté au vacillement de sa perception de la continuité de son identité.

Jean-Michel Zucker

Le miroir aux alouettes

**CONTRE
CHAMP**

Le cinéaste (*Les destinées sentimentales*, *Clean*) sait donner une forme et un contenu qui laissent au spectateur des traces fortes, des émotions durables. Ce n'est pas le cas, hélas, avec *Sils Maria*. Voyons ce qui, dans ce film, ne marche pas.

Ce film est un leurre

Suffit-il d'aller dans une belle région de montagne, la haute Engadine, qui a été fréquentée par de grands intellectuels (Nietzsche, Rilke, Thomas Mann, Proust), pour faire un bon et vrai film ? Suffit-il de s'entourer d'une grande actrice française, Juliette Binoche, et d'une étoile montante du cinéma hollywoodien, Kristen Stewart (*Twilight*), pour un remake de *All about Eve* du grand Mankiewicz ? La langue est américaine, concession à l'effet de mode (où sont tombés Desplechin et Patrice Leconte, mais avec plus de bonheur). D'une manière emphatique et un brin prétentieuse, le réalisateur filme les deux femmes, Maria l'actrice et Valentine l'assistante, dont la relation professionnelle est censée se transformer en une

sorte d'empathie réciproque. En dépit de la beauté des images, tout sonne faux, tout semble surfait ! La dramatisation autour de la mort de l'auteur de la pièce ; l'interrogation existentielle de Maria Enders dans le rôle d'une femme mûre accusant du coup son propre âge ; la peinture d'un monde *high society* international du cinéma.

Et nous avons droit à une séquence style *Connaissance du monde* sur le phénomène atmosphérique local appelé 'le serpent de Maloja', une métaphore non explicitée ! Sans parler de la soudaine et mystérieuse disparition de Valentine lors d'une randonnée en montagne (rassurez-vous, on la reverra, comme si de rien n'était) ; ni des allusions à l'ancienne relation de Maria avec le metteur en scène qui lui propose cyniquement le rôle. Et l'angoisse de la 'vieille' actrice devant la jeune (Chloé Grace Moretz), qui va jouer son rôle vingt ans après, a de quoi faire sourire. N'est pas Bergman qui veut. Assayas est un excellent réalisateur, mais ici il s'est trompé de sujet, ou n'a pas su le rendre consistant.

Alain Le Goanvic

Parmi les festivals

Une merveilleuse fête du cinéma

Le 42^{ème} festival international du film de la Rochelle

C'est devenu banal de le dire et de l'écrire mais il faut le répéter : à la Rochelle, la première semaine de juillet est chaque année depuis 1974 une merveilleuse fête du cinéma que Prune Engler, déléguée générale, et son équipe offrent généreusement à près de 100 000 spectateurs assidus et enthousiastes.

Ce qui distingue avant tout ce festival, c'est l'absence de compétition, et partant de prix décernés par un jury, au profit d'un travail qui se déploie dans deux directions principales. Tout d'abord la mise à disposition de pans entiers de l'histoire du cinéma contribue à l'enrichissement de la culture cinématographique d'un public de cinéphiles avertis : rétrospective cette année de l'âge d'or du cinéma soviétique et de l'œuvre fascinante dans sa diversité du grand réalisateur américain Howard Hawks, dont 19 longs métrages ont été programmés. L'hommage ensuite à des cinéastes ou à des acteurs vivants remarquables qui viennent présenter leurs films, rencontrer le public et échanger avec lui : à côté de Pippo Delbono et de l'intégralité de l'œuvre de Bruno Dumont, on a pu admirer l'enchevêtrement du documentaire et de la fiction dans la cinématographie très originale

d'un auteur wallon, Jean-Jacques Andrien, trop méconnu en France, et découvrir le talent d'un jeune cinéaste birman émigré à Taiwan, Midi Z.

Le grand événement du festival a été aussi la présence solaire et chaleureuse de l'immense actrice Hanna Schygulla avec 14 de ses films et la découverte de son travail de vidéaste.

Enfin de nombreuses initiatives complétaient la programmation 2014 : un regard éclectique sur le cinéma d'animation tchèque ; une pléiade de films restaurés ou réédités ; des films inédits et des avant-premières de films de l'année dont certains projetés à Cannes ; une section musique et cinéma.

Il faut mentionner pour terminer l'adieu ému à une comédienne généreuse, Bernadette Lafont, qui tourna avec les plus grands réalisateurs et débuta dans *Les mistons* de Truffaut ; et la traditionnelle nuit blanche thématique consacrée cette année à l'évasion.

Jean-Michel Zucker



Aux racines du cinéma afro-américain

Festival International du Documentaire FID Marseille 2014

Les films du FID 2014, riche en premières projections, étaient placés sous l'égide d'une rétrospective Marguerite Duras, sujet d'un article voisin. En dehors de cela, le festival s'est aussi fait remarquer par la présence de films d'Oscar Micheaux, une rareté, et par l'absence de sous-titrage en français dans de nombreuses séances – quel gâchis !

* Tous les films cités ici, en titres français ou *francisés, font l'objet d'une notice dans l'article FID 2014 sur notre site.

Parmi les documentaires proposés, j'ai beaucoup aimé *Le grand musée* (seuls les titres sont donnés, voir le site) et *Ai Wei Wei, l'affaire Fake**. Le premier est consacré à la rénovation du grand musée d'art de Vienne, occasion unique et spectaculaire de voir de l'intérieur cette immense institution. Le second présente l'artiste chinois follement inventif et effronté, affrontant le pouvoir politique de son pays dans un procès 'bidon' (fake) à lui intenté.

Du palmarès, j'ai vu *Tourisme international*, voyage organisé en Corée du nord, et *J'ai oublié*, errance insouciant et dynamique d'un groupe de jeunes dans Hanoï. Dans la section *El Futuro* (crise espagnole), *Le modèle** étonne avec son mendiant handicapé et provocateur, et *Les responsables** fait défiler tête-en-bas les chefs du pays, de Franco à nos jours. Signalons pour leur ton poétique *Motu Maeva*, exploration par une vieille dame des souvenirs fanés mais sereins d'une vie pittoresque ; *L'arbre qui marche**, qui parcourt la forêt de troncs du grand banyan de Calcutta, et débouche dans le château magique du *Salon de musique* ; et *Le souffleur de l'affaire* (décédé à la première de *Cyrano* au théâtre Saint-Martin, 1897) où Edmond Rostand et Sarah Bernard animent une fantaisie en forme d'enquête plus littéraire que policière.

rester maître de son œuvre, mais garda l'idée et monta sa propre compagnie.

Race movies

Pionnier du genre, il réalisa plus de 40 *race movies*, pour les salles 'noires' du temps de la ségrégation, dont peu ont surnagé jusqu'à nous. Cinq étaient au FID, et témoignent des conditions de vie de la population noire d'alors (dans sa version petit-bourgeoise) et de l'énergique inventivité d'un réalisateur à connaître, dont le nom est désormais gravé à Hollywood sur le 'trottoir des célébrités'. Trois de ses films projetés au FID ont la question noire pour sujet. Dans *Symbole de l'insoumise**, 1920, une héritière noire se bat contre un violeur blanc et contre le Ku-klux-klan pour conserver sa terre. Dans *Corps et âme**, 1925, une mère fascinée par un mauvais pasteur (joué par le célèbre Paul Robeson) veut lui marier sa fille, qui préfère le gentil frère (Robeson aussi) à cet ivrogne vicieux. Deux fins sont proposées, peut-être effet d'un montage incertain (Micheaux n'aimait pas gaspiller ses rushes).

L'exilé, 1931, premier *parlant* afro-américain, expose l'amertume de la question raciale vécue par Micheaux, qui dut renoncer à l'Ecosaise de son cœur pour cause de couleur : le héros du film découvre à temps que son aimée blanche de peau avait aussi du sang noir. Les deux derniers films sont dits 'commerciaux'. *La fille de Chicago**, 1932, met en scène un agent secret, une jeune fille pure et convoitée, une crapule régnant sur la ville, un brave dame grugée... mais tout finira bien. Quant à la fiction *Dix minutes à vivre*, 1932, elle vaut comme document sur le Harlem de la danse et de la musique, et sur les acrobaties forcées d'un cinéaste désargenté.

Jacques Vercueil

De l'esclavage au Walk of Fame

Oscar Micheaux, fils d'esclaves (abrogation aux USA fin 1865) vécut de petits boulots avant que les wagons-lits lui fournissent l'un des meilleurs 'métiers de Noirs', *Pullman porter* : il vit du pays, rencontra des gens riches et utiles, et économisa. Il obtint un lot de colonisation attribué par le gouvernement, devint éleveur au milieu de *ranchers* blancs et se mit à écrire sur le thème de la discrimination. En 1918, un de ses romans attira l'attention d'une société de production fondée depuis peu pour mettre à l'écran le vrai visage des Afro-américains (*Naissance d'une nation* de Griffith, avec ses sous-hommes nègres et son apologie du Ku-klux-klan, était sorti en 1916). Micheaux voulut



Oscar Micheaux



L'entrelacs des mots, la transparence des images

Marguerite Duras, 'invitée' du FID Marseille, aurait eu 100 ans cette année.

Pour son premier film *La musica* (1966), Marguerite Duras, petit bout de femme aux verres épais, était invitée à la télévision avec Jean-Pierre Melville, massif derrière ses lunettes noires : « Referez-vous le même genre d'expérience ? » dit-il un peu goguenard. Elle persistera, et enchantera de nombreux critiques tout en décourageant beaucoup de spectateurs. Duras se prétend née pour écrire : « Les histoires sont là, en dehors de nous, l'écrit c'est le passage de l'histoire par soi. ». Et pourtant, elle a fait 19 films en 19 ans.

Ses films et sa vie : une osmose

Marguerite se décrit enfant comme une petite fille dédaignée par sa mère chérie, battue par son frère aîné, plus ou moins vendue à 15 ans à un homme riche (*L'amant*, Jean-Jacques Annaud, 1992), amoureuse de son autre frère (*Agatha et les lectures illimitées*, 1981). Les témoins de l'époque n'ont rien remarqué. Ses souvenirs reconstruits diffèrent au fil des années, mais elle reste hantée par des sentiments qui la dominent. Elle et ses personnages s'imprègnent réciproquement. Sa description de la séparation et sa douleur (*Baxter, Vera Baxter*, 1976) est vécue avec une violence inouïe et de fréquentes crises d'éthylisme.

Son discours récurrent

Les plans fixes d'Oliveira, les silences de Bela Tarr ? Duras contraint encore davantage le spectateur à s'approprier son récit : 40 minutes de noir complet sur des paroles chuchotées (*L'homme atlantique*, 1981) et Gérard Courant s'écrit, dans *Cinéma 82* : « Je donnerais tout ce que j'ai vu ces derniers mois pour ces quelques milliers de photogrammes noirs. » Le décalage son-images donne une impression d'irréalité, de vertige, rendant le spectateur plus perméable aux émotions.

Si Marguerite aime créer des assemblages-chocs de mots pour s'exprimer, les fréquents textes en voix off de ses films s'ancrent sur des répétitions, redites sur sa vie personnelle, voire lieux communs. La splendide mère d'une co-lycéenne avait frappé son imagination et entrera dans nombre de ses scénarios (*La femme du Gange*, 1973 ; *India Song*, 1974 ; *Son nom de Venise dans Calcutta désert*, 1976).

La découverte des camps après la guerre l'avait fortement choquée : la souffrance des Juifs sera présente dans *Détruire, dit-elle* (1969), *Jaune, le soleil* (1971), *Césaire* (1975) etc. La mort, autre sujet qui lui est cher, comme la fin du monde ou d'un monde, et ses interrogations sur Dieu.



Marguerite Duras

La constance de Marguerite

Duras est fidèle aussi aux lieux qu'elle aime. Trouville (elle y a un appartement), sa plage et ses hôtels désertés sont le décor de *La femme du Gange*, *Agatha...* et *L'homme atlantique*. Le Palais Rothschild au Bois de Boulogne a abrité les tournages d'*India Song* et de *Son nom de Venise...* Chez elle à Neauphle, son décor favori, elle recevait les équipes de *Nathalie Granger* (1969), *Baxter, Vera Baxter*, *Le camion* (1977). Fidélité toujours, le réemploi de 'chutes' antérieures pour un film nouveau ; la musique de *La femme du Gange* réapparaît dans *India Song*.

Incapable de se concentrer sur ses derniers projets, Marguerite Duras abandonna les films pour l'écriture. Elle n'apprécia aucun de ceux faits par autrui sur ses œuvres : *Un barrage contre le Pacifique* (René Clément, 1958), *Hiroshima mon amour* (Alain Resnais, 1959), *Moderato cantabile* (Peter Brook, 1960), *Une aussi longue absence* (Henri Colpi, 1960), *L'amant* (Jean-Jacques Annaud, 1992). Décédée en 1996, elle n'a pas connu l'adaptation par Rithy Panh d'*Un barrage contre le Pacifique* (2009).

Nicole Vercueil

Quand honnête = fou

* Voir tous les billets d'humeur sur les films de Locarno sur la page ce notre site consacrée à ce festival.



Locarno 2014 : un prix du Jury œcuménique bien mérité : *Durak* (*Le fou) de Yury Bykov (Russie, 2014)

Ce film marque les esprits. On pourrait croire que le réalisateur exagère, qu'il peint en trop noir la classe politique, mais un journaliste russe nous a dit que, au contraire, Poutine ne peut se maintenir au pouvoir que parce qu'en Russie cela se passe à tous les niveaux comme dans le film. Comment Dima et son père ont-ils fait pour garder intacte leur humanité dans un tel milieu ? Leur exemple permet de garder espoir envers et malgré tout.

Artyom Bystrov a gagné le Léopard d'argent de l'interprétation masculine pour ce rôle.

De nombreux invités

Impossible de tous les citer ici, mais une place particulière revient à Juliette Binoche, lumineuse, lors

de la présentation de son film *Sils Maria* (d'Olivier Assayas), à Julie Depardieu pour *A la vie* (de Jean-Jacques Zilbermann), et à Agnès Varda, Léopard d'honneur pour son œuvre.

Par contre, une absence fut très présente, celle de Roman Polanski qui devait recevoir un Léopard pour l'ensemble de son œuvre et donner une leçon de cinéma aux jeunes cinéastes. C'est la voix grave que Marco Solari, président du festival, lors de son discours d'ouverture, affirme son entier soutien à Carlo Chatrian, directeur artistique du festival, pour cette initiative malgré une campagne violente de la part de la Droite nationaliste. Une semaine plus tard, la voix toujours aussi grave, le président annonce que finalement le réalisateur renonce à venir.

Polanski dit dans un communiqué que sa « présence au Festival de Locarno aurait pu provoquer des tensions et des controverses de la part de personnes qui s'y opposent, mais dont je respecte les opinions », alors que les organisateurs font savoir que « la décision de Roman Polanski (est) déterminée par des interférences dans les choix artistiques du Festival que nous continuons à considérer comme inacceptables » dénonçant une « violence verbale et une manipulation de la réalité (devenues) une attaque inacceptable contre la dignité humaine. »

Waltraud Verlaquet

Artyom Bystrov dans *Durak*



Synopsis

Dima Nikitin, un plombier simple et honnête, exerce dans une petite ville russe. En dehors de son exceptionnelle intégrité, rien ne le fait sortir du lot jusqu'au jour où la tuyauterie d'un dortoir, principalement occupé par des ivrognes et des marginaux, éclate, menaçant les occupants. Tout le monde doit être immédiatement évacué, mais personne ne s'en soucie. Nikitin se lance alors dans une odyssée nocturne, à l'assaut de tout un système de bureaucrates corrompus

Justification du jury

Agir avec humanité, tel est l'objectif de Dima Nikitin. Contremaître, il va devoir accomplir une intervention technique qui va le mettre au pied du mur. Dans cette petite ville russe, corruption et cupidité assurent le quotidien des habitants et de leurs édiles. A contre-courant, les qualités de Dima : honnêteté, humilité et sens des responsabilités le mèneront à un point de non-retour. Tout converge pour faire émerger la bonté radicale de cet homme : le jeu de l'acteur, la photographie et le scénario.

Les autres prix œcuméniques

11th Golden Apricot FIF d'Erevan, 13-20 juillet 2014

The Abode (*Le logis) de Lusine Sargsyan (Arménie, 2014) - Mention spéciale à *Blind Dates* (*Rendez-vous en aveugle) de Levan Koguashvili (Géorgie, 2014)

49^{ème} FIF de Karlovy Vary, 4-12 juillet 2014

Corn Island (*L'île au maïs) de Giorgo Ovashvili (Géorgie / Allemagne / France / République tchèque / Kazakhstan, 2014)

Voir les pages concernant ces festivals sur notre site.

* Titres francisés sans préjuger sous quel titre ces films seront diffusés - éventuellement.



Mention spéciale à *Rocks in My Pockets* (*Des cailloux dans mes poches) de Signe Bauman (États-Unis d'Amérique / Lettonie, 2014)

54^{ème} FIF de l'enfant et de la jeunesse Zlin, 30 mai - 5 juin 2014

Boys (*Garçons) de Mischa Kamp (Pays-Bas, 2014) - Mention spéciale à *Vandal* (*Vandale) d'Héliel Cisteme (France, 2014)

Dossier : La créativité empêchée

Sous le titre de la « créativité empêchée », on pense tout d'abord à la censure. Celle exercée par des régimes totalitaires ou par des instances religieuses et morales. L'autocensure des artistes eux-mêmes aussi, par conviction, par peur des représailles – ou par appât du gain. Mais l'art, le vrai, le noble, est fondamentalement subversif, il se doit de dénoncer ce qui est contraire à l'épanouissement de l'humain.

Seulement quelques aspects du problème peuvent être traités ici, le code Hays bien sûr, les cas de la RDA et de la Tunisie, la nécessaire vigilance du spectateur contre tout essai d'emprise manipulateur, mais aussi les conditions matérielles qui freinent l'expression artistique. Et en contrepoint la belle entreprise des artistes qui osent se dresser contre la censure, les intimidations et les atteintes aux droits de l'homme.

Fantassins de la démocratie

Un film sur la confrontation entre dessin de presse et censure

Présenté en sélection officielle à Cannes en 2014, ce documentaire de Stéphanie Valloato explore une profession, liée à l'art autant qu'à la politique, qui d'un bout à l'autre de la planète doit composer au quotidien avec la censure, les intimidations et les atteintes aux droits de l'homme. Son objectif : montrer comment les dessinateurs de presse s'efforcent, avec leurs simples crayons ou souris, de défendre la création, la liberté de la presse et la démocratie.

Le caricaturiste du *Monde*, Plantu, est le maître de cérémonie de ce long métrage (produit par Radu Mihaileanu) qui met en scène le travail de douze dessinateurs de presse du monde entier. Pour ces journalistes, artistes, humoristes de tous horizons, *Caricaturistes, fantassins de la démocratie* représente une nouvelle étape solidaire depuis la création de l'association *Cartooning for peace*. Cette organisation a été fondée par Plantu, avec l'aide du secrétaire général de l'O.N.U. Kofi Annan, au lendemain de la fatwa lancée contre les dessinateurs danois qui avaient osé dessiner le prophète Mahomet.

Avec détermination

Bien sûr les situations, en Afrique, Asie, Amérique latine ou dans les pays développés, sont loin d'être semblables, mais partout la détermination de ces créateurs est immense et réconfortante. Angel Boligan, dessinateur d'origine cubaine, explique :

« Quand je suis arrivé au Mexique, on m'a dit : tu sais, c'est compliqué, il vaut mieux éviter trois sujets : le gouvernement, l'armée, la Vierge de Guadalupe. Du coup c'est devenu mon agenda de travail ! »

De son côté, la Tunisienne Nadia Khiari témoigne de la force des femmes dans son pays avec son chat Willis qu'elle a même peint sur les murs de la propriété abandonnée de l'ancien président Ben Ali, au début du printemps arabe. En Russie, Mikhaïl Zlatkovsky, dont les dessins empruntent les tours du Kremlin pour symboliser le pouvoir, est interdit de publication et travaille comme chauffeur de taxi la nuit. Les caricatures sont scrutées à la loupe aussi dans certains pays d'Afrique où leur impact est accru par l'illettrisme : celles de Lassane Zohoré (Côte d'Ivoire) fondateur du journal *Gbich* ('Qui frappe fort') ou de Damien Glez au Burkina Faso. En Chine, Pi San brave la censure sur le web où ses colombes pacifistes coincées dans un étau font fureur.

Certaines scènes sont très émouvantes, comme la rencontre chaleureuse de deux confrères désespérés par le conflit israélo-arabe, l'Israélien Michel Kichka et le Palestinien Baha Boukhari. Les doigts brisés du Syrien Ali Ferzat nous saisissent et montrent jusqu'où le pouvoir et la censure peuvent aller.

Françoise Wilkowsky-Dehove



Une censure sensée ?

Le cinéma de l'ex-RDA entre utopie et réalité

Concernant le cinéma est-allemand, voir aussi l'article « Andreas Dresen » sur notre site.



Seulement une semaine après la chute du mur, la commission d'Etat du cinéma est-allemand décide de montrer une série de films interdits des années 1960 - ce qui provoque une vive émotion parmi les spectateurs qui mesurent de quoi ils ont été privés durant toutes ces années. Pourquoi l'Etat ressentait-il la nécessité de priver ses citoyens de ces films, alors même qu'ils défendaient des valeurs socialistes ?

Art et pouvoir, un flirt dangereux

Le cinéma fait partie de la formation identitaire de la société. La RDA s'est affirmée en se mettant en scène comme communauté socialiste idyllique, contre un capitalisme de l'Ouest décadent et pernicieux.

Quoi de plus noble que de croire en l'égalité des hommes, de lutter pour une plus grande justice sociale, une répartition juste du travail et des richesses ? Ce sont là les valeurs du socialisme. Les artistes de gauche, dans la suite de la République de Weimar, se sont retrouvés dans ces valeurs après l'intermède nazi. Les occupants russes ont fait démarrer très vite après la guerre la production cinématographique, en reprenant les studios Babelsberg de l'UFA nazi pour créer la DEFA¹, reprise ensuite, dès sa fondation en 1949, par la RDA. Beaucoup d'artistes se sont vus eux-mêmes comme les membres d'une avant-garde socialiste, participant à l'établissement d'une société plus juste. L'Etat conférait aux artistes le rôle de médiateur de l'émancipation du peuple. Du coup, les gens du cinéma étaient privilégiés, mieux payés, avec souvent des autorisations pour aller à l'étranger. Les dirigeants se flattaient d'être amis avec des artistes et ces derniers goûtaient volontiers une certaine proximité des sphères du pouvoir.

Quand on se bat pour des valeurs justes, et qu'on a le pouvoir de les mettre en pratique, comment refuser ce pouvoir ? On l'a vu avec l'histoire de l'Eglise : fondamentalement subversive dans

son message, elle est devenue force oppressante dès qu'elle s'est liée au pouvoir. Mais comment refuser le pouvoir quand on pense l'utiliser pour le bien ? Comment rester critique quand on est à la fois payé par l'Etat et qu'on vit dans l'idée de participer au pouvoir ? Les bonnes idées du début se pervertissent alors au service d'un pragmatisme du pouvoir qui leur est contraire. Au Moyen Age, c'est pour sauver des âmes du purgatoire récemment inventé² que l'Eglise s'est crue autorisée, voire obligée, d'utiliser la torture de l'Inquisition. Pour Augustin déjà, le mal était la perversion du bien.

Une obligation tragique

Les artistes est-allemands étaient donc dans la situation inconfortable de devoir critiquer un pouvoir dont ils partageaient les valeurs affichées tout en étant soumis à l'arbitraire d'instances perverses par ce même pouvoir. Si durant les années 1950 une critique subtile était encore possible (cf. encadré), le onzième congrès du parti en 1965 sonne le glas de toute autonomie³. Beaucoup de films, alors en production ou déjà produits, ont été interdits, signe d'une fermeture sur soi de la RDA.

Ce qui est triste, c'est que ce sont les meilleurs, ceux qui ont cru en la possibilité de réformer l'Etat en en dénonçant les aberrations, qui ont été brimés, voire broyés, par un système pour qui les valeurs humaines qu'ils professaient n'étaient plus qu'un prétexte.

Le plus drôle, si je puis dire, c'est que les artistes est-allemands ont quasiment épousé le code Hays. En effet, si les intellectuels de gauche en régime démocratique sont volontiers libertaires et libertins - comme ceux de la République de Weimar ou les jeunes de mai 68⁴ - quand l'Etat s'empare des idéaux qu'ils défendent, ils se voient contraints de se couler dans le moule d'une morale petite-bourgeoise étreinte. Dès qu'on met le petit doigt dans l'(auto)censure, on y passe corps et âme.

Mais est-ce que l'absence totale de censure conduit à la liberté tout aussi totale de l'expression artistique ? En regardant l'offre des films dans nos salles on peut en douter. Le libre marché a produit à son tour une formidable autocensure...

Waltraud Verlaquet



Raimund Schelcher, Harry Engel et Ernst Georg Schwill dans *Berlin - Ecke Schönhauser*

Néoréalisme berlinois

Berlin - Ecke Schönhauser ("Berlin - coin allée Schönhauser) de Gerhard Klein, scénario de Wolfgang Kohlhaase (1957), est marqué par le néoréalisme, montrant une société imparfaite dans le présent plu-

tôt qu'un socialisme parfait - alors que l'idéologie officielle mettait l'accent sur la 'vérité historique transcendante' du socialisme plutôt que sur la réalité. Il raconte l'histoire d'un groupe d'ados influencés par la culture de l'Ouest - mais leur 'dépravation' est le résultat d'une famille

anarchique, alors que la police de l'Est est montrée comme une figure paternelle et que l'amour romantique sert de métaphore pour la loyauté envers l'Etat.

Malgré le message tendancieux, les critiques de tous bords en ont salué l'honnêteté et les qualités artistiques.

Le cinéma nous manipule-t-il ?

Lors des débats au sein des groupes Pro-Fil, ou en séance publique, on entend parfois des voix s'élever contre la manipulation qui serait exercée par les images de tel ou tel film.

Depuis les frères Lumière, le cinéma a été sans cesse l'objet d'interrogations et de réflexions, voire de controverses, sur sa portée dans la civilisation des temps modernes. Sadoul écrivait en 1952 :

« Etranges pouvoirs du cinéma. Monde de contradictions. Tout à la fois machine à refaire la vie ou usine de rêves. Miroir de l'homme, mais évocateur de monstres ; forger ou briseur de chaînes, obscurantisme ou lumière, Faust ou Méphistophélès, jours paisibles ou carnages. Tout peut sortir des salles obscures. »

Nous réfléchissons, dissertons, expliquons le cinéma, nous avons l'ambition de former les gens sur la fabrication des images : usage de la caméra et technique de montage, élaboration de la bande sonore, choix et rôle des acteurs. Tout ce qui fait le style d'un cinéaste, ses intentions conscientes et inconscientes, est contenu dans des ouvrages très documentés, souvent pertinents, et dans des articles ou des fiches rédigés à la sortie des films, paraissant sur différents sites Internet ou des blogs. Mais se demande-t-on ce qui se passe entre l'écran et le spectateur ? Devant l'écran, il y a des pensées et les rêves de la foule anonyme, de la masse anonyme, et il y a ceux du spectateur seul. Dans le processus de fascination et d'identification, décrit par Edgar Morin (entre autres), il peut être intéressant de s'interroger sur l'influence positive ou négative du cinéma. Certaines familles chrétiennes, il y a peu, interdisaient aux jeunes enfants d'aller voir des films, Dieu sait quelles idées mauvaises cela pouvait engendrer dans leurs têtes.

La manipulation en œuvre

Le danger ? C'est la manipulation des cerveaux, comme cela peut se produire avec la littérature, la peinture mais encore plus avec le cinéma.

« C'est le puissant impact de ces images lumineuses se succédant à un rythme artificiel dans un espace, c'est leur côté hypnotique, leur action sur le subconscient, enfin leur capacité d'agir sur les masses, qui depuis l'origine fait du cinéma dans une société donnée la cible privilégiée de toutes les forces répressives. » (Amos Vogel)

Halte à la 'manipulation' du cinéma, comment ? Par la censure, et ses interdictions et codes de bonne conduite imposés à la création cinématographique (code Hays), les visas de contrôle (il est vrai, de nos jours moins répressifs). Et aussi par le politiquement correct et l'autocensure...

Mais le remède peut être plus mauvais que le mal.

Conscience et cinéma :

En quoi un film peut-il me manipuler ? En me faisant penser suivant une idéologie ou une doctrine (films de propagande*), en induisant des choix d'achat qui flattent quelque part mon ego et mes tendances sexuelles (la publicité*), en dirigeant subtilement mes pensées dans le sens voulu par le cinéaste (un maître, Hitchcock).

Quand Alain Badiou écrit : « Le cinéma est un voyage imaginaire et une pensée de l'autre », il exprime ce qui caractérise le septième art. Entrer dans la salle obscure, c'est accepter de vivre sur un autre registre, cela nécessite un certain abandon de notre part. Abandon mais pas abdication. Les films d'Eisenstein (*Le cuirassé Potemkine*) et de Leni Riefenstahl (*Le triomphe de la volonté*), mais aussi ceux réalisés par Hollywood pendant la deuxième guerre mondiale (dans la série *Pourquoi nous combattons*) servaient des causes idéologiques contestables ou acceptables suivant les cas. Ces films suscitaient l'adhésion des populations en leur temps. Maintenant, avec le recul, nous en voyons toutes les ficelles !

L'utilisation du cinéma à des fins de manipulation reste d'actualité. Par exemple, certains films de fiction américains ou français induisent subtilement (car non déclaré comme tel !) un modèle de société, un certain conformisme social. Des documentaires dénonçant certaines pratiques ont pu donner lieu à des démonstrations apparemment convaincantes*. Restons vigilants en sachant discerner ce qui ressort d'une problématique personnelle (certains voient des manipulations partout) et ce qui relève d'une intention d'induire mon jugement.

Pour cela, nous avons besoin de notre sens critique, s'appuyant sur les valeurs auxquelles nous croyons.

Alain Le Goanvic

Le Cuirassé Potemkine
d'Eisenstein



Les investisseurs face à l'ambition des auteurs

La censure n'est pas la cause de tous les maux : les producteurs, les aléas du tournage, les réalisateurs eux-mêmes, peuvent aussi condamner un film aux oubliettes.

Les idées des réalisateurs de talent sont débordantes et leurs échecs d'autant plus retentissants. Certains projets qui n'arrivent pas à naître sont vivement regrettés : ils ont pu être suivis dans leur conception prometteuse par la presse spécialisée et le public cinéophile.



dans *Lost in la Mancha*

Un empereur courtisé

Napoléon a été une source d'inspiration pour Abel Gance en 1927, mais aussi pour Charles Chaplin à partir de 1920 et pour Stanley Kubrick en 1967.

Chaplin acheva son script en 1937, mais les événements politiques l'en détournèrent et le double de Napoléon prévu dans le scénario fut transmuté en double d'Hynkel (Hitler) dans *Le Dictateur*.

Kubrick de son côté mena de front pendant quatre ans la pré-production d'*Orange Mécanique* (1971) et l'enquête sur son héros jusque dans les détails de son comportement à table, exigeant une fidélité entière à son personnage dans son projet. Ce devait être, d'après lui, « le meilleur film de tous les temps ». Il essaya toutefois de se montrer économe en filmant les batailles en gros plans ou même sur des cartes pour éviter les trop nombreux figurants et vêtir ceux-ci d'uniformes en papier. La MGM, en déconfiture, fut rachetée par le riche propriétaire d'une chaîne hôtelière qui retira ses billes.

Rêves de moulins à vents

Orson Welles et Terry Gilliam se sont tous deux passionnés pour Don Quichotte. Le premier tourna ses premiers rushes dès 1955, intégrant le chevalier et son écuyer dans le monde actuel. Mais, différents obstacles faisant traîner le tournage, il ne parvint pas à terminer le montage avant sa mort trente ans plus tard.

Le second subit des inondations, dénaturant tout le paysage de ses prises de vues, puis des passages réguliers d'avions d'essais en vol, perturbant la prise de son ; Jean Rochefort, l'acteur principal, cloué par un lumbago, ne pouvait plus se jucher sur un cheval ; ces déboires accumulés sont illustrés dans l'excellent documentaire *Lost in la Mancha* (Keith Fulton et Louis Pepe, 2003). Avec les retards, le budget prévu a rapidement enflé et les investisseurs ont coupé les vivres.

Une science-fiction dispendieuse

L'échec le plus intéressant est celui du film *Dune* qu'Alejandro Jodorowsky, poussé par une vision impérieuse, entreprit en 1977. Les aventures de ce projet sont relatées dans le film *Jodorowsky's Dune* (Franck Pavich, 2013). Salvador Dali et Orson Welles faisaient partie du casting et la musique devait être assurée par les Pink Floyd. La préparation seule coûta 2 millions de dollars et la durée prévue pour le film était de 14 heures. Le financement du projet devint impossible et Jodorowsky ne retrouva plus de producteur.

L'enfer

La jalousie et ses conséquences psychologiques devaient être le thème de *L'Enfer* d'Henri-Georges Clouzot. Vasarely aurait intégré au décor des images cinétiques, évoquant les oscillations d'un être au bord de la folie dans des couleurs envahissantes. Mais les exigences du réalisateur insomniaque excédèrent ses acteurs comme ses techniciens et Serge Reggiani, qui tenait le rôle principal, quitta le tournage. Sur le plateau, l'infarctus frappa un Clouzot débordé par l'angoisse. Hospitalisé, lâché par la Columbia, il fut forcé d'abandonner son projet.

Depuis leur conception, des embûches guettent les films. Même parvenus enfin à l'écran, certains sont voués au rebut au profit de la nouveauté après quelques projections en salle. Le cinéophile guette les sorties et fait des kilomètres pour dénicher l'oiseau rare. *Carpe diem* !

Nicole Vercueil

**Certains projets
qui n'arrivent pas à
naître sont vivement
regrettés.**

Provocation à la liberté

Liberté, Égalité, Dignité

Rencontre avec la réalisatrice Nadia El Fani

Au cours des premiers mois du 'printemps arabe' à Tunis, un cinéma est mis à sac par des manifestants islamistes après la projection d'un film réalisé par la franco-tunisienne Nadia El Fani, un documentaire sur la laïcité vue sous l'angle pratique du ramadan. Nadia avait prévu de l'intituler *La désobéissance* puisqu'elle y représentait des hommes et des femmes qui, en pleine période de carême, osaient 'dé-jeûner' ! Tout en respectant les convictions de chacun, elle dénonçait l'hypocrisie d'un système contraignant tout le peuple à se soumettre à la dictature de la religion. Le tournage s'était déroulé, malgré la censure, sous le régime Ben Ali. C'est en plein montage qu'éclate la révolution dite 'de Jasmin' au début de 2011. Nadia reprend alors la caméra et complète son enquête par des images de manifestations féministes qui brandissent entre autres, à côté des mots Liberté, Égalité, et Dignité celui, jusqu'ici interdit, de **Laïcité**.

Le documentaire prend alors une tournure plus radicale et permet à sa réalisatrice d'affirmer sa profession d'athéisme. *La Désobéissance* devient alors *Ni Allah, ni maître* ! C'est sous ce titre très provocateur qu'il sera présenté à Tunis en Avril 2011. Et du reste tout à fait accepté par le public.

Laïcité, inch'Allah !

Une interview faite à l'occasion de cette projection déclenche les fureurs d'opposants religieux. Commencera alors le calvaire de cette femme qui devra subir des insultes, des menaces de mort et des atteintes à sa vie privée les plus humiliantes.

La deuxième diffusion du film sous le titre déjà modifié *Laïcité, inch'Allah !* entraînera en outre le dépôt de six plaintes (dont insulte à Dieu, incitation à la haine des religions, atteinte à un précepte religieux, etc.) par trois avocats islamistes. Nadia risque 5 ans de prison ! Elle ne peut depuis remettre les pieds en Tunisie de peur d'être arrêtée... Trois ans déjà !

Fort heureusement, Nadia El Fani était déjà connue du monde du cinéma. Assistante de réalisateurs aussi célèbres que Roman Polanski ou Nouri Bouzid, elle s'était distinguée dans divers festivals par des documentaires dont celui qu'elle tourna en 2008 en hommage à son père, un des dirigeants clandestins du parti communiste tunisien au temps de la présidence de Bourguiba : *Ouled Lenine*.

Tandis qu'en 2011 se développe une campagne internationale relayée par certains médias, le documentaire parviendra au festival de Cannes, défendu par la Quinzaine des réalisateurs. C'est pourtant par désir de ne pas offenser les croyants musulmans que Nadia avait décidé de lui donner le titre apparemment moins blasphématoire, mais

plus subtilement provocateur en laissant espérer un avenir plus libéral, *Laïcité, inch'Allah !* titre retenu pour la diffusion en France. Par ailleurs, Nadia poursuit son œuvre courageuse de contestataire particulièrement pour le respect des femmes. Elle a depuis réalisé un autre film avec Alina Isabel Pérez, *Même pas mal*, qui relate le combat parallèle mené contre un cancer et les attaques des islamistes.

A la question :

« De quels empêchements souffrez vous aujourd'hui dans votre travail de militante et de créatrice ? »

elle répond :

« Je ne peux plus retourner en Tunisie depuis trois ans déjà, je ne peux donc pas aller filmer ce qui s'y passe... Mes projets de fictions sont aussi très dépendants d'aides que je pourrais obtenir là-bas... Pour me rapprocher de la Tunisie je suis venue m'installer à moitié en Italie, au bord de la Méditerranée qui me manquait trop... J'y ai entrepris un film expérimental sur l'exil... Mon activisme militant n'est pas dissocié de mon travail de réalisatrice. **Mon militantisme est cinématographique !** Alors évidemment je cherche à faire des films en cohérence avec mes idées ; mes idées dirigent ma vie, alors je mets ma vie en scène... Un cercle vicieux en quelque sorte, que j'avais amorcé dans *Ouled Lenine* où je parle à la première personne d'un monde qui se situe sur l'autre rive de Méditerranée pour raconter une histoire qui raconte l'Histoire d'un pays, et dont l'actualité a des répercussion sur le monde... »

Jean Domon

Nadia El Fani



La censure aux USA ... même pas peur !

Le code de bienséance, dit *code Hays*, qui a organisé l'industrie du cinéma aux Etats-Unis de 1934 aux années cinquante, témoigne d'un pragmatisme bien américain où les grands groupes ont su s'auto-réglementer tandis que les cinéastes rivalisaient d'habileté pour contourner le fameux texte.

Il y a un siècle, en plein essor du cinéma, la mobilisation des ligues de vertu et des autorités locales, compétentes en matière de censure, commençait à inquiéter sérieusement les compagnies qui redoutaient des interdictions susceptibles de faire diminuer les recettes. Le public, notamment la jeunesse, se passionnait de plus en plus pour les gangsters et les femmes fatales, l'adultère, l'alcool, la prostitution et la drogue. Le cinéma, secoué par des scandales, avait mauvaise presse. En 1907 à Chicago, une loi interdit tout film « immoral ou obscène ». Et voilà qu'en 1915, le cinéma se voit refuser le bénéfice du Premier amendement de la Constitution garantissant la liberté d'expression. La crise de 1929 aidant, c'est la panique dans la profession !

1930

Anticipant une loi de censure fédérale en même temps qu'une surveillance de ses pratiques commerciales, l'industrie du cinéma met alors en place un règlement d'autocensure, avec l'aide d'un sénateur républicain, William Hays. Adopté en 1930, le code entre en application seulement en 1934, certains films profitant encore de ce délai, comme *La soupe au canard* (1933) où Harpo Marx égratigne sérieusement le mariage. Mais le gangster *Scarface* (Hawks, 1931), qui dans la première version est encore un héros, devient après révision un lâche, « la honte d'une nation ». *Tarzan et sa compagne* (Thorpe, 1934) doit être re-tourné : dans la première mouture Jane est presque nue mais on la rhabille, malgré le climat tropical, dans la deuxième ! Pendant les 'années code', les cinéastes ont déployé des trésors d'imagination pour suggérer ce qu'ils ne pouvaient plus montrer. Interdiction de montrer un baiser de plus de trois secondes ? Qu'à cela ne tienne, dans *Les enchaînés* (Hitchcock, 1945) Gary Grant et Ingrid Bergman s'embrassent, par petites touches, dans une scène fameuse de plusieurs minutes. Le mode allusif de Lubitsch aussi s'accommode à merveille des nouvelles règles : une cigarette abandonnée sur un cendrier en dit assez pour que le spectateur comprenne. Dans les années cinquante, avec l'apparition de la télévision et l'évolution des mœurs et de l'idéologie, on assistera à la dislocation progressive du code Hays. Mais il aura contribué à fonder le cinéma américain classique et démontré que l'art peut naître de la contrainte.

Françoise Wilkowski-Dehove et Jean Wilkowski

Le code Hays en bref :

- Ne pas porter atteinte aux valeurs morales. La sympathie du spectateur ne doit pas aller au crime, au mal ou au péché, au gangster ou à la femme déchue.
- Le crime ne doit pas susciter le désir d'imitation. Méthodes criminelles, vols, dynamitage de trains, incendies criminels, etc. ne peuvent être exposés de façon explicite. Le trafic de drogue est sujet tabou. La vengeance n'est pas justifiée dans un film où l'action se passe à l'époque contemporaine.
- Les institutions du mariage et de la famille sont sacrées. L'adultère ne doit pas être attrayant. Les scènes de passion, baisers ou gestes excessifs ne sont pas montrés, de même que la traite des Blanches, la prostitution et les rapports sexuels interracialisés.
- Pendaions, électrocutions et condamnations à mort doivent être traitées avec prudence de même que la cruauté envers les enfants et les animaux. La représentation d'esclaves blancs, de même que le blasphème, sont interdits. Les scènes de déshabillage sont à éviter. Les costumes trop suggestifs et les danses lascives sont impossibles.
- On ne doit pas se moquer des religions ou des croyances, quelles qu'elles soient. La présentation du drapeau doit être respectueuse.

Gardez-vous des faux prophètes

COIN
THEO

La parole – l'expression d'une idée, d'une vision du monde – n'est-ce pas toujours une question de pouvoir ?

Zacharie, le père de Jean-Baptiste, ne croit pas en la Parole divine lui annonçant un fils¹. Dieu le punit en le rendant muet jusqu'au moment où ce fils doit recevoir son nom. On pourrait parler de censure, encore que Zacharie garde le pouvoir de s'exprimer par écrit. Et puis, ce n'est qu'une punition temporaire. Mais tout de même, c'est un peu violent, non ? Mais disons que Dieu a tous les droits, puisque c'est Dieu... Les problèmes commencent quand ce sont ses lieutenants qui s'arrogent ces droits en son nom.

Fausse accusations

Naboth est lapidé pour avoir 'blasphémé' Dieu, accusation fautive sur l'ordre de la grande pourvoyeuse en faux prophètes qu'est la reine Jézabel². On peut aisément faire le parallèle avec les procès de Varsovie.

Le sort est moins cruel pour Joseph³ qui croupit en prison suite à une fausse accusation là aussi. Pour lui le problème vient, non de quelque police politique, mais de la femme de Potiphar ; mais est-ce que visées politiques et sexuelles sont si éloignées que ça les unes des autres ? Toujours est-il que, grâce à ses dons d'interpréter les songes, Joseph sera délivré. Psychanalyste avant l'heure, sa parole est de celles qui ouvrent un chemin de vie. Il est alors amené aux plus hautes fonctions.

Parole empêchée, parole faussée, parole exaltée, c'est toujours le pouvoir en place qui décide du statut d'une parole.

Faux prophètes

Il y a bien des paroles libres, celles qu'aucun pouvoir ne saurait empêcher. C'est la parole proprement prophétique. Un prophète n'est pas quelqu'un qui 'prédit' l'avenir, c'est celui qui a une vision juste des choses, et qui n'a pas peur de la dire, s'il faut malgré les menaces qui pèsent sur lui.

Balaam, pressé par Balak, roi de Moab, de prophétiser contre Israël pour conjurer la menace, mais contraint par Dieu, finit au contraire par bénir Israël⁴. Un prophète ne saurait mentir pour plaire.

Le succès auprès du public est même un argument contre la véracité d'une prophétie. Aux temps de Jérémie, des flopées de 'prophètes' flattaient le pouvoir en 'prédissant' un avenir radieux. Alors que Jérémie est taxé de 'prophète de malheur' et menacé jusque dans sa vie.

Concernant Joseph, la vraie question est : comment a-t-il fait pour ne pas devenir un tyran profitant de sa nouvelle situation ? Ce n'est pas à cause de ses dons de devin, mais à cause de cette capacité à résister aux compromissions du pouvoir qu'on peut le considérer comme prophète.

Libre censure

Mais n'est-il pas vrai que nous n'avons pas envie d'entendre les voix qui nous disent le pire ? Du coup, tout pouvoir qui veut rester en place a intérêt à faire taire ces voix, ou du moins à leur donner le moins d'occasions possibles de s'exprimer.

Et, paradoxalement, dans des pays où la parole est théoriquement libre, elle ne l'est peut-être pas tant que ça, car il n'est même pas besoin de faire taire physiquement les empêcheurs de mentir en rond : comme l'audimat détermine ce qui se publie, et que le public n'a nul envie d'entendre une vérité qui blesse - est-ce que l'Éternel a endurci nos cœurs ?⁵ - il suffit de laisser faire et les voix des prophètes sont noyées dans la multiplicité des sons plus charmeurs. La meilleure censure, la plus efficace, est alors notre envie d'entendre ce qui nous conforte dans nos illusions, car elle se donne comme liberté.

« Vous serez comme des dieux », disait le serpent. Et l'audimat consacre la fausse prophétie...

Waltraud Verlaquet

¹ Luc 1.

² 1 Rois 21.

³ Gn 39s.

⁴ Nb 22-24.

⁵ Ex. 10,1.

Jérémie se lamentant de la destruction de Jérusalem (fresque de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine)



A lire...

Jér. 5,31 : Les prophètes prophétisent avec fausseté, les sacrificateurs dominent sous leur conduite, et mon peuple prend plaisir à cela.

Jér. 18, 11-12 : Parle maintenant aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem, et dis : Ainsi parle l'Éternel : Voici, je prépare contre vous un malheur, je médite un projet contre vous. Revenez chacun de votre mauvaise voie, réformez vos voies et vos œuvres ! Mais ils disent : C'est en vain ! Car nous suivons nos pensées, nous agissons chacun selon les penchants de notre mauvais cœur.

Matthieu 7,15 : Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs.

Türk Sineması

Palmé d'or à Cannes, *Sommeil d'hiver (N.B. Ceylan 2014) nous rappelle tous les films remarquables que le cinéma turc, cet inconnu, a mis sous nos yeux comme des icebergs surgis de l'océan. Allons voir sous la surface...**

* Voir sur la version Internet de cet article les noms d'origine des films cités. Ceux marqués * ont fait l'objet d'une analyse par Pro-Fil.



« Le jour viendra où l'on reconnaîtra que l'invention du cinéma aura changé la face du monde plus que l'invention de la poudre à canon ou de l'électricité... Le cinéma permettra... de transformer les idéaux de l'humanité en réalité. »

Cette célèbre citation d'Atatürk était un cache-misère : l'Etat turc ne voyait dans le 7^{ème} art que matière à taxer et censurer. Pendant l'ère kémaliste (1923-1939), le directeur de théâtre M. Ertugrul exerça seul le monopole, tournant avec ses protégés un film par an...

Arabesk et films roses

Tandis que déferlaient après guerre les films américains, aux 'hommes de théâtre' succédèrent les 'hommes de cinéma' conduits par L.Ö. Akad (*Frappez la putain*, 1949). Rue Yesilcam se créèrent les studios d'Istanbul, et ce fut l'époque des westerns *kebab*, des romances *arabesk* mélodieuses, et des stars, les *jön* (prononcer 'jeunes'). La Turquie devint 4^{ème} producteur mondial, et l'eau de rose tourna au 'film rose' avec de nombreuses pellicules osées (2 sur 3 en 1979). De rares produits de ce temps sont apparus dans nos festivals, par exemple *Trois amis* (M. Ün, 1956), portrait affectueux 'à la Pagnol' du petit peuple, et surtout *Été sans eau* (M. Erksan, 1964, Ours d'or à Berlin), au brûlant érotisme de suggestion.

Nouvelle vague

Un coup d'Etat militaire (1980) avec 'synthèse turco-islamiste' y mit fin. En dix ans, la production tomba à une douzaine de films par an. La télévision avait divisé par dix le nombre de salles. Mais en

même temps se forgeait la 'nouvelle vague néo-réaliste' d'où émergea un trublion génial, le Kurde Yilmaz Günes, célèbre acteur puis réalisateur (*L'espoir*, 1970). Son film *Yol* (1982), première Palme d'or turque, fut tourné sur ses indications par son ami Serif Gören : lui-même, douze ans prisonnier politique, était enfermé.

A partir de 1990, le programme Eurimages de collaboration entre pays pour produire et distribuer les films ouvrit pour la Turquie une fenêtre technique et financière, et augmenta sa présence sur nos écrans. Le renouveau fut signalé par le succès commercial de *Eskiya*, *le bandit* (Y. Turgul 1996) et la production remonta après l'an 2000 pour dépasser de nos jours 50 films par an. Grands titres et grands auteurs nous sont connus désormais : de N.B. Ceylan citons encore *Nuages de Mai** (2000) ou *Il était une fois en Anatolie** (2011) ; de S. Kaplanoglu, la trilogie *Œuf* (2007), *Lait* (2008), *Miel** (2010) ; de D. Zaim, *Soubresaut dans un cercueil** (1996) ou *Ombres et visages** (2011) ; de R. Erdem, *Des temps et des vents** (2006), etc. Sans oublier de brillants bi-nationaux, comme F. Akin en Allemagne (*De l'autre côté**, 2007), ou F. Özpetek en Italie (*Le dernier harem*, 1999).

Face au conservatisme religieux

Quand démocratie et liberté d'expression affrontent autoritarisme militaire et conservatisme religieux, comment les sujets 'délicats' vont-ils sur les écrans ? Souvent présents dans le tableau social peint par les cinéastes, ils sont plus rarement objet d'examen ou de débat. Ainsi, les minorités ethniques (Kurdes, Grecs, Arméniens) sont le sujet de films comme *Aller vers le soleil* de madame Y. Ustaoglu (1999, situation des Kurdes) ou *Boue* (2003, du Turc chypriote D. Zaim). La religion (islam sunnite), fait social omniprésent, est discutée par exemple dans *Takva : l'homme qui craint Dieu* (A. & O. Kiziltan, 2006) ; l'importante minorité Alevi (soufi) est invisible, sauf exceptions (*Summer love* de B. Pirhasan, 2001). Chrétiens et Juifs figurent dans les films historiques, ou en contexte étranger. Le statut traditionnel des femmes est mis en question par *Rosa, je t'aime* (I. Özgentürk, 1992), *Félicité* (A. Oguz, 2007), etc.

Le public turc, envahi (90%) par les films américains, donne sa préférence aux films nationaux vus 3 à 4 fois plus. Mais malgré Eurimages, les films turcs sont en général mal distribués en France, et bien heureux qui a pu voir cet été les très-prometteurs *Je ne suis pas lui*, de T. Pirsemoglu, ou *Araf, quelque part entre deux* de Y. Ustaoglu, projetés peu de fois en de rares salles.

Jacques Vercueil

Bora Altaş dans *Miel*



Lire

Petite théologie du cinéma de Michel Cazenave et Jean Collet, Cerf 2014

Un journaliste, Michel Cazenave, longtemps producteur à France Culture, n'adhère pas à l'Évangile, mais se veut un observateur du fait spirituel. Jean Collet, théoricien du cinéma, ancien journaliste à *Télérama* et aux *Cahiers du Cinéma*, ne fait pas secret de sa foi chrétienne. Dans ce petit ouvrage, publié aux éditions du Cerf en 2014, ils dialoguent avec passion et dans l'amitié sur la question : « D'où vient le pouvoir spirituel du cinéma ? » L'approche est intéressante. Le 'spirituel' ne doit pas être confondu avec le 'religieux'.

Le vent souffle où il veut

La première affirmation est basée sur 'l'ouverture à l'autre', et les références fusent : *La règle du jeu* de Renoir, *La comtesse aux pieds nus* de Mankiewicz, *Stromboli* et *Le voyage en Italie* de Rossellini... tous des cinéastes non-chrétiens ou agnostiques !

John Ford, Bresson, Hitchcock sont plutôt classés comme 'chrétiens', mais cela n'a pas une grande importance. Leurs films ont une portée universelle. Comme Buñuel, qui a tant pourfendu le catholicisme et ses méfaits (*Viridiana*, *Nazarin*). Il peut prouver à lui seul que « le vent souffle où il veut ».

Car le spirituel n'est pas là où on l'attend. La dénonciation des errements causés par la religion peut révéler la grandeur d'une humanité qui échappe aux conventions souvent répressives.

Côté Hitchcock, les personnages se battent, même si parfois ils sont dans un combat douteux ! *Le faux coupable* est le plus bel exemple du héros hitchcockien.

Comme le résumant Chabrol et Rohmer, dans leur

livre *Hitchcock* de 1957, par l'expression : « Aide-toi et le ciel t'aidera ».

Ce qui importe pour Jean Collet, « c'est le regard que ces cinéastes portent sur l'homme perdu ».

La détresse, l'errance, la tentation du désespoir font penser à la traversée du désert, autrement dit 'un itinéraire spirituel'.

Respect et espérance

Apprendre le respect de l'autre, donner du sens à la vie, croire en la vertu de l'espérance, tels sont les thèmes développés dans cet

échange

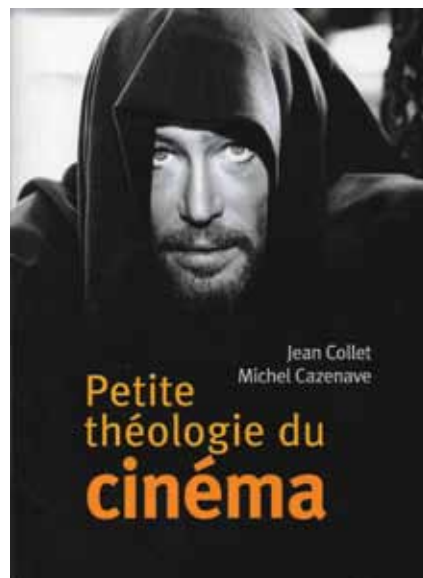
plein de profondeur, en présence des figures tutélaires du cinéma, auxquelles on peut ajouter : Murnau, Pasolini, Dreyer.

Ce qui donne à réfléchir, c'est la définition qu'un film est un grand film quand il nous fait découvrir un au-delà de l'image :

« Le fait que l'image comme elle nous est donnée n'est pas seulement ce que nous voyons, elle comporte aussi son propre au-delà... »

Ce livre a une vertu roborative. Il donne envie de rechercher parmi les cinéastes actuels ceux qui nous invitent « à découvrir l'invisible, à décrypter le sens du sens ».

Alain Le Goanvic



Ce qui importe...
c'est le regard que
ces cinéastes portent
sur l'homme perdu.

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

Téléphone

Courriel

Tarifs :

☐
☐
☐
☐
☐

Individuel : 30 € - à partir de 40€

Soutien :

Couple : 40 € - à partir de 50€

Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)

Autre : nous consulter

Ci-joint un chèque de € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil

7 l'Aire du Toit

13127 VITROLLES



Paysages de Pro-Fil

C'est un truc bizarre ce Pro-Fil. Entre le local et le national, il y a des connections, certes, mais les deux fonctionnent quand même de manière assez différentes.

Les groupes ont leur vie propre, d'ailleurs certains membres ont du mal à voir la nécessité

de payer une cotisation. Il est vrai qu'on peut se réunir pour discuter sans appartenir à une association nationale. Mais un groupe Pro-Fil, c'est plus qu'un groupe d'amis ou un cinéclub.

L'association a été fondée pour promouvoir la discussion entre le cinéma et le spirituel - pour rester vague. Je sais que, si je dis « théologie », il y en a qui grimpent

aux arbres. Mais tout de même.

L'idée était de faire dialoguer les deux démarches. Cela se fait peu dans l'espace francophone où la laïcité conditionne une sainte horreur pour tout ce qui relève de près ou de loin des Eglises - pas pour le 'spirituel' s'entend, c'est bien pour cela que j'ai choisi ce terme. Dans d'autres pays, ce dialogue est autrement plus fructueux. Il faudrait un jour faire un inventaire...

Deux jambes, pour bien marcher

Donc, le national est là, entre autres, pour rappeler aux groupes leur vocation. Par le séminaire annuel, par la publication de cette revue, par le site - et par la participation de quelques uns aux jurys œcuméniques, donc au niveau international, sous

la tutelle d'Interfilm. Mais les groupes sont là pour faire vivre Pro-Fil à la base.

Invitation à une randonnée

Chaque groupe dispose d'une page sur notre site. Vous pourrez y découvrir par exemple les critiques de film du groupe de Mulhouse qui sont désormais également répertoriées dans notre base de données, ou les « Epis d'or » du groupe d'Issy-les-Moulineaux. Deux groupes, Marseille et Montpellier, disposent en plus de « pages spéciales » pour les annonces et comptes-rendus des week-end ou autres manifestations élargies.

Depuis quelques mois, nous essayons de faire dialoguer les groupes entre eux. Pour ce faire, Nicole Vercueil envoie chaque mois un *Pro-FiLien*, où, dans sa version électronique, il suffit de cliquer sur les différents liens pour arriver directement sur la page concernée. Sur chaque page de groupe de notre site, vous retrouvez un lien vers la liste de tous les *Pro-FiLiens* parus depuis le début, véritable mémoire de ce qui se passe dans les groupes.

Autre nouveauté : vous pouvez vous inscrire sur chaque page de groupe pour être informé chaque fois que cette page est mise à jour (vous pouvez vous désinscrire à tout moment). Et vous pouvez envoyer des commentaires.

Ajoutez à cela que vous pouvez également faire des liens vers Facebook, pour ceux qui sont abonnés. Comme vous voyez, nous essayons par tous les moyens de mieux communiquer et de mieux vous faire communiquer entre vous.

N'hésitez pas à vous balader sur les pages des groupes pour voir ce qui s'y fait et éventuellement d'y envoyer vos commentaires : le paysage profilien est vaste et varié.

Bon voyage !

Waltraud Verlaquet

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Téléphone

Ville

Courriel

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES



Date :

Signature :

Le Séminaire

Date : du 27 au 28 sept. 2014

Lieu : la Maison Diocésaine du Christ Roi

28 Rue Aude, 31500 Toulouse - 05 62 71 80 30

Thème : Les rituels religieux et profanes au cinéma

L'objet du séminaire est d'analyser, à travers la projection de 3 longs métrages entièrement visionnés et d'extraits d'autres films, la représentation des rituels, religieux et profanes, au cinéma. Le séminaire sera introduit et commenté par Michel Bertrand, professeur à la Faculté de théologie de Montpellier.

Programme :

SAMEDI 27 SEPTEMBRE 2014

14h00 : Introduction par Michel Bertrand

15h00 : Rites chrétiens, en se concentrant sur les trois grands rites de passage : le baptême, le mariage et l'enterrement par Waltraud Verlaquet

16h30 : Pause

17h00 : Rites d'autres religions par Jean Lods

19h00 : Dîner

Soirée : Projection de *Il va pleuvoir sur Conakry* en présence du réalisateur Cheikh Camara

DIMANCHE 28 SEPTEMBRE :

09h00 : méditation

09h30 : Projection de *Noblesse oblige* suivie d'une discussion sur les rites profanes par Jacques Vercueil

12h15 : Déjeuner

13h45 : Reprise par Michel Bertrand

14h30 : présentation du film *La Voie Lactée* par Françoise Lods

14h45 : Projection du film

16h15 : réactions et questions de l'assistance

16h30 : Conclusion et débriefing

Les + sur le site

- Les émissions radio « Champ/contrechamp » de Jean Lods des mois de juillet et août.
- L'émission radio « Ciné qua non » d'Arlette Domon.
- « Journées cinématographiques en Cévennes » d'Arielle Domon.
- Tous les articles sur les films du FID de Jacques et Nicole Vercueil.
- Les pages des prix des jurys œcuméniques de Zlin, Erévan, Karlovy Vary et Locarno
- Tous les articles sur les films du festival de Locarno de Waltraud Verlaquet.
- La version longue de l'article de Jacques Vercueil sur le cinéma turc.

Présence Protestante sur France 2

Roland Kauffmann de notre groupe de Mulhouse à l'honneur : à ne pas louper !

Dimanche 19 octobre à 10h

Au Temple, les cultures, de Zouhair Chebbale

Le temple Saint-Etienne de Mulhouse, le plus haut édifice protestant de France, est devenu un des endroits emblématiques de la vie culturelle de la cité. Chaque année de nombreux artistes locaux ou internationaux viennent exposer, jouer, « performer » dans ses murs. Cette idée d'ouverture, portée par Roland Kauffmann, un pasteur atypique, marque la volonté de la paroisse d'inscrire le temple dans la société civile et de changer l'image, parfois austère, que peut avoir l'Église protestante aux yeux du public.

Présence Protestante, c'est tous les dimanches à 10h sur France 2. Après leur diffusion, les programmes sont disponibles pendant une semaine sur pluzz.fr.

www.presenceprotestante.com



Moissons en Ile de France

Comme chaque année, le groupe d'Issy-les-Moulineaux a attribué ses « épis ».

- **Epi d'or** : *Tel père, tel fils* de Hirokazu Kore-Eda
- **Epi d'argent ex-aequo** : *My Sweet Pepper Land*, de Hiner Saleem et *La vie d'Adèle* d'Abdelatif Kechiche
- **Epi de bronze** : *Ida* de Pawel Pawlikowski.

Vous avez un smartphone ? Une tablette ?

Depuis quelque temps, votre revue préférée porte en page 2 un « **QR-code** » (abréviation de Quick Response). Ce code peut être décodé instantanément par un smartphone ou une tablette, à condition d'y avoir installé le logiciel pour cela. Il suffit alors de scanner le QR-code avec votre smartphone ou votre tablette, et, miracle, vous êtes amené vers le site de Pro-Fil. C'est pas beau ça ?

Par ailleurs, savez-vous que vous pouvez lire les numéros archivés de *Vu de Pro-Fil* sur votre tablette et votre smartphone ?

Il suffit de se rendre sur www.ebooksgratuits.com et de taper « Pro-Fil » dans le formulaire de recherche. Vous obtenez alors le sommaire de tous les numéros enregistrés et vous avez la possibilité de choisir entre le format 'epub', adapté aux tablettes, et le format 'pdf' qui reproduit la pagination de la version papier.

Cela peut être utile pour montrer notre revue à un ami, ou pour retrouver un article alors que vous êtes en déplacement...

Crédits Photos :

p 1 : © Musée de la mer de l'île Sainte-Marguerite
p 2 : © AMHIS
p 3 : © Joss Barratt/Sixteen Films Why Not Productions

p 4 : © Pallas Film / NFP Carole Bethuel
p 5 : DP
p 6 : DP ; © Pro-Fil
p 7 : DP
p 8 : © Festival del film Locarno
p 9 : DP
p10 : © Izel Rozental (Cartooning for Peace)

p11 : DP
p12 : © Haut et Court
p13 : DP, source: Wikipedia
p14 : DR
p15 : DP, source : Wikipedia
p16 : © Bodega Films
p20 : © Jour2fête

A la fiche

Cette rubrique ne présente pas toujours un film actuellement 'à l'affiche', mais une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.



LAÏCITÉ INCH'ALLAH

Documentaire

France/Tunisie - 2011 Durée : 1h15

RÉALISATION :

Nadia El Fani

AUTEUR :

Nadia El Fani, 51 ans, franco-tunisienne, a été assistante de Roman Polanski, Nouri Bouzid, etc. Distinguée dans de nombreux festivals pour ses documentaires et un long métrage de fiction *Bedwin Hacker*, prémonitoire, en 2002, du rôle qu'allait jouer Internet dans les révolutions arabes. Elle revient au documentaire avec *Ouled Lenine* en 2008, émouvant hommage adressé à son père, l'un des dirigeants du Parti communiste dans la Tunisie de Bourguiba. Au festival de Cannes 2011, elle présentait *Laïcité inch'Allah* qui s'appelait encore *Ni Allah ni maître* !

RÉSUMÉ :

Tourné dans les rues de Tunis avant la 'révolte du Jasmin', il devait alors se nommer *La Désobéissance*. Prémonition encore, puisqu'il dénonçait l'hypocrisie d'un système contraignant tout le peuple à pratiquer le ramadan. La réalisatrice se met en scène et, en plusieurs circonstances, traque ceux qui 'dé-jeûnent' en se cachant avec la certitude qu'ils trahissent la loi sacrée. En plein montage de ce brûlot blasphématoire éclate la révolution qui chasse Ben Ali. Nadia reprend la caméra et complète son

film par des images de foules en délire qui brandissent entre autres, à côté des mots Liberté et Dignité celui, jusqu'ici interdit, de Laïcité.

ANALYSE :

Si Nadia a modifié son premier titre, jugé trop provocateur, ce n'est pas par peur des islamistes car rien ni personne ne peut l'impressionner. Mais elle ne voulait pas offenser les croyants musulmans en se moquant d'eux. Son propos se veut au contraire un appel à la tolérance religieuse absolue d'où cette importance donnée au mot laïcité, suivi, il faut bien l'avouer, d'une certaine ironie avec la réapparition d'Allah dans une formulation qui laisse espérer un avenir plus libéral !

Les diverses situations évoquées par cette enquête font apparaître, non sans humour, la gêne de ces gens qui respectent apparemment La Religion et en trahissent en cachette les préceptes.

L'évocation de Bourguiba rappelle du reste qu'il y eut dans le passé des temps bien moins rigoureux. Et les cercles de libre confrontation qui clôturent ce documentaire montrent clairement des citoyens ouverts à toutes les opinions.

Ce que réclame la cinéaste, c'est le droit, non seulement de ne pas se soumettre au

Coran, mais encore de ne pas croire en Dieu.

C'est du reste une interview sur une télévision arabe où elle revendique cela qui déclenchera les violences verbales et physiques contre sa personne et en même temps servira sa sulfureuse réputation.

Bien reçue en France, elle tente vainement de faire connaître son témoignage à ses concitoyens en étant diffusée sur des écrans tunisiens. Témoignage d'une brûlante actualité à la veille d'une période électorale qui devrait aboutir à la constitution d'un gouvernement démocratique et à l'ultime question de savoir si la nation tunisienne sera une République musulmane, islamique, ou laïque.

Quelle place et quelle liberté de vivre laissées aux chrétiens, aux juifs ou aux athées? Quelques séquences dans le film manifestent clairement que non seulement les hommes mûrs, mais aussi beaucoup de jeunes gens revendiquent leur soumission inconditionnelle à l'Islam.

Cette association des femmes démocrates où Nadia compte beaucoup d'amies saura-t-elle se battre pour faire changer les électeurs dans le sens d'une 'laïcité à la tunisienne' à inventer?

Jean Domon



Dans le cadre d'une collaboration avec le site protestants.org, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur pro-fil-online.fr toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 20 : *Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?* (Philippe de Chauveron) - *Deux jours, une nuit* (Luc et Jean-Pierre Dardenne) - *Adieu au langage* (Jean-Luc Godard) - *Ugly* (Anurag Kashyap) - *The Homesman* (Tommy Lee Jones) - *D'une vie à l'autre* (Georg Maas) - *The Two Faces of January* (Hossein Amini) - *Circles* (Srdan Golubovic) - *Under the Skin* (Jonathan Glazer) - *Hasta Manana* (Olivier Vidal, Sébastien Maggiani) - *Palermine* (Emma Dante) - *Ana Arabia* (Amos Gitai)